

ou la portée. Autre qualité de cet ouvrage: le grand public cultivé n'est pas exclu, car l'approche et l'écriture de la très grande majorité des participants et participantes sont tout à fait accessibles. Cela a de l'importance. On ne trouve pas de jargon hermétique ici, mais plutôt des écritures claires et précises, qui pèchent parfois par excès de facilité en usant de tournures un peu trop familières, ce qui en tout cas active la lecture, suscite la réflexion et en fin de compte rend le plus souvent avec passion et engagement les idées développées.

Marie CARANI

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Daniel JACQUES, *Les humanités passagères: considérations philosophiques sur la culture québécoise*, Montréal, Boréal, 1991, 288 p.

« Si le passé est là, c'est qu'il s'est donné la peine de se passer, ce n'est pas pour que nous le renions, mais pour que nous l'intégrions. (ORTEGA y GASSET, *La révolte des masses*, 1967).

L'auteur propose une réinterprétation de notre histoire et de notre vie politiques, à partir de l'exégèse du référendum de 1980. La relecture de l'histoire commence au début du volume; l'exégèse référendaire, à la page 195. Entre-temps, Daniel Jacques retrace la genèse du nationalisme et de la modernité en Occident; il décrit ensuite comment ces idées ont été tour à tour combattues, puis assimilées par ce qu'il est convenu d'appeler la Révolution tranquille.

Disons tout de suite que le titre *Les humanités passagères* est davantage poétique qu'informatif. Après avoir lu le volume, je ne sais toujours pas ce que cela veut dire. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur écrit: « Nos humanités, dans ce qu'elles ont de plus intime, sont passagères » (p. 238). Pourquoi le pluriel? Et qu'est-ce que le « moins intime », dont on présume qu'il serait plus sédentaire? Je me pose une question analogue à propos de *L'homme sans qualités*, de Robert MUSIL. Au bout de 1 300 pages, on ne saisit toujours pas le rapport entre le titre et un personnage ou l'ensemble. Au demeurant, le sous-titre du volume est limpide: « considérations philosophiques sur la culture politique québécoise ».

Si l'on s'en tient à l'étymologie, les nations sont vieilles comme le monde. Nation vient de naître, naissance. Dire nation, c'est dire origine commune; dire communauté, c'est dire organisation d'une vie commune, c'est dire politique.

Le nationalisme, c'est la doctrine et la volonté de donner à une nation la forme d'un État. Nationalisme et État sont des réalités récentes dans l'histoire. À toutes fins utiles, elles datent de la Révolution française. Louis XIV a bien pu dire: « L'État, c'est moi », mais son État était débile, même en comparaison avec les États démocratiques contemporains. Il aurait été bien incapable, par exemple, de faire s'attacher les citoyens dans leur voiture et de les empêcher de fumer où ils voulaient. Bien incapable aussi de transformer, par une simple